

Aux éditions UTZ :

*Notes de voyage dans l'Amérique du Sud,  
Argentine, Uruguay, Brésil,*  
Georges Clemenceau,  
1991.

*De America,*  
Michel de Montaigne,  
1991

*Coca/Cocaïne,*  
William Golden Mortimer,  
1992.

Editions UTZ  
26, rue Tournefort  
75005 PARIS

PRÉFACE

## LE SECRÉTAIRE DES SAINTS

### Bonheur

Le travail missionnaire est tout rempli de moments pénibles, de tâches difficiles. Il faut ne rien craindre, ni de la nature, ni des hommes. Courses interminables, fatigues, maladies. L'indifférence, les rebuffades des uns; la jalousie et la calomnie des autres. Et ce zèle, cette ardeur rarement démentie, pour quel salaire ? dans quelle espérance ? Soulager les miséreux, soigner les malades, civiliser les barbares, enseigner, catéchiser : la récompense la plus grande qu'on ambitionne est la mort et le martyre. C'est la vraie couronne, la plus belle marque du mérite et de l'élection : périr d'une mort cruelle, la soutane arrachée, la poitrine percée de flèches, le crâne fracassé, parmi les hurlements des sauvages peints d'ocre et de noir et les ricanements des démons nues ! Ou seul dans la forêt, d'une lance aiguë plantée traîtreusement entre les omoplates, - et le visage au doux regard illuminé s'affaisse sur le sol putréfié où grouillent les larves...

A cet épilogue atroce, les jésuites rêvent; ils l'appellent «bonheur». Les épistoliers l'évoquent fréquemment. Il y a là matière à imagination, nourriture pour l'esprit, exaltation pour l'âme avide d'être choisie. Cent ans après *Polyeucte*, c'est encore le même désir de témoigner, la même inversion des échelles convenues :

« Pauline : Où le conduisez-vous ?

Félix : A la mort.

Polyeucte : A la gloire. »

C'est le même amour de la *pointe* et de l'*antithèse*, qui conduit la formule rhétorique et frissonne dans l'accomplissement mystique :

« Il doit être doux de mourir  
Quand se dépouiller de la vie  
Est travailler pour l'acquérir;  
Puisque la céleste lumière  
Ne se trouve qu'en la quittant  
Et qu'on ne vainc qu'en combattant,  
D'une vigueur mâle et guerrière  
Courons au bout de la carrière  
Où la couronne nous attend. »

Telles sonnent, au moment de sa condamnation à mort, les stances de Genest, comédien romain gagné par la grâce en jouant un martyr, dans le théâtre baroque de Rotrou. Le jésuite ardent qui cherche la mort chez les Indiens du Paraguay, sait-on s'il joue un rôle de saint, ou s'il aperçoit son Dieu lui tendre les bras entre deux nuées ?

## Candide

Jouet d'une inapaisable mécanique, Candide voyage autant qu'un père de la Compagnie, et visite bien des lieux de la terre où l'on trouve des jésuites. Il est d'ailleurs pris pour l'un d'eux, en une circonstance où la confusion pourrait lui être dommageable, alors qu'il est prisonnier d'Indiens cannibales qui crient autour de

lui : « C'est un jésuite, c'est un jésuite ! Nous serons vengés, et nous ferons bonne chère; mangeons du jésuite, mangeons du jésuite ! »

Voltaire écrit *Candide* un peu avant 1760, à l'époque de la «guerre guaranitique» qui fait suite au traité de Madrid. Devant la réconciliation du Portugal et de l'Espagne, obtenue au détriment des réductions américaines, certains villages du Paraguay s'étaient armés pour résister. Quelques années plus tard, en 1767, le roi d'Espagne décidera l'expulsion des jésuites : ce sera la ruine rapide de la «République guaranie». Voltaire dresse des pères un portrait-charge, propre à alimenter la suspicion contre la Compagnie, au moment où celle-ci devient indésirable dans toute l'Europe. Tous les clichés défilent : les pères mangent dans de la vaisselle d'or et boivent dans des verres de cristal de roche, alors que les Indiens sont affamés; le régime du village est strictement militaire; la morgue des jésuites à l'égard des arrivants n'a pas d'égale... « C'est une chose admirable que ce gouvernement. Le royaume a déjà plus de trois cents lieues de diamètre; il est divisé en trente provinces. *Los Padres* y ont tout, et les peuples rien; c'est le chef-d'oeuvre de la raison et de la justice. Pour moi, je ne vois rien de si divin que *Los Padres*, qui font ici la guerre au roi d'Espagne et au roi de Portugal, et qui en Europe confessent ces rois; qui tuent ici des Espagnols, et qui à Madrid les envoient au ciel : cela me ravit... »

## Cannibales

Contrairement à certains, les jésuites ne doutent pas que les sauvages sont des hommes, et non des bêtes. Conformément aux thèses de Joseph Acosta dans son ouvrage célèbre *De Procuranda Salute Indorum* (1588), ils divisent les barbares en trois classes, selon le degré d'éloignement qu'ils manifestent par rapport aux principes de la raison. Chinois et Japonais, qui sont lettrés et

possèdent des codes juridiques, font partie de la première classe; Mexicains et Péruviens (c'est-à-dire Aztèques et Incas) font partie (faisaient, à cette date) de la seconde, qui réunit les peuples possédant une structure de pouvoir et une organisation religieuse, mais pas de système de savoir consigné ni de littérature; au bas de l'échelle se trouvent les sauvages, proches des animaux par leur mode de vie, leur nudité, leur sexualité brutale, l'inexistence de l'organisation sociale et de toute procédure de représentation. Pourtant, Dieu s'est soucié de tous, et c'est pour le rachat de tous qu'il a donné son fils, y compris pour ceux qui ont suivi des voies erronées, qui ont en somme rétrogradé dans l'humanité, comme sont les Guaranis et les autres peuples sauvages de l'Amérique.

Malgré cela, une chose reste incompréhensible aux pères, c'est le cannibalisme. Comme ils sont persuadés que les sauvages mangent la chair humaine comme du gibier, pour satisfaire leurs besoins alimentaires (« Ils ont réduit et dévoré plus de cent cinquante mille Indiens », dit un *mémoire* sur les Chiriguanos), ils jugent que les Indiens eux-mêmes dégradent leurs semblables et les ravalent au niveau de l'animal en transgressant un tabou fondamental. Ils imaginent les Indiens dévorant leurs ennemis presque vifs sur le champ de bataille; ou même se courant après, dans leur campement, pour s'occire et se manger. Le père d'Etré rapporte l'histoire d'un Indien qui a tué sa femme, un peu grasse et qui cuisinait mal, et s'en est gavé avec ses amis... On trouve là, chez les jésuites comme ailleurs, un lieu commun du voyage en Amérique depuis la Renaissance, sujet d'étonnement et de scandale jamais diminué. Les récits des premiers voyageurs, les gravures atroces répandues par la collection des *Grands Voyages* de Théodore de Bry, les nombreuses relations de missionnaires, de marchands ou d'aventuriers, alimentent, si l'on ose dire, une curiosité et une fascination horrifiée des Occidentaux pour les pratiques anthropophages.

Rares sont ceux qui n'ont pas eu recours à la perversité ou à l'animalité pour expliquer l'anthropophagie. Montaigne, dans son

essai «Des Cannibales», est l'un d'eux. Aujourd'hui, l'anthropologue découvre un phénomène religieux là où les religieux du passé dénonçaient la férocité brute. Les travaux d'Alfred Métraux, élève de Mauss et ami de Bataille, ont aidé à comprendre le caractère rituel - et non simplement alimentaire - de l'anthropophagie (*La Religion des Tupinamba et ses rapports avec celle des autres tribus Tupi-Guarani*, 1928). Pierre Clastres, dans sa *Chronique des Indiens Guyaki*, expose d'une manière convaincante, dans un chapitre admirable par son désir de compréhension empathique, l'anthropophagie funéraire et ses motivations : s'approprier les forces libérées par la mort, empêcher l'esprit d'errer et de revenir vers les vivants avec des intentions néfastes. Il est probable que ce qui est resté intolérable pour les Européens fut, plus peut-être que l'anthropophagie elle-même, l'atmosphère de liesse collective qui entourait les repas cannibales, l'intimité joueuse et aisée avec des pratiques relevant pour eux de la terreur sacrée.

### Chateaubriand

Dans *Le Génie du christianisme*, paru en 1802, Chateaubriand se fait le thuriféraire des oeuvres missionnaires. Il consacre deux chapitres aux missions du Paraguay, dont il expose l'histoire et le système en suivant essentiellement Charlevoix. Mais il fut aussi un lecteur des *Lettres*, dans l'édition en 26 volumes parue entre 1780 et 1783 à Paris. Cette édition n'est pas, comme la première, chronologique, mais géographique. Les volumes VIII et IX sont consacrés à l'Amérique méridionale et donnent une vue beaucoup plus systématique de l'oeuvre des missionnaires et des sociétés indiennes.

Chateaubriand a été sensible à l'exotisme des *Lettres*. Il cite un beau paragraphe du capucin de Bourges dont le père Bouchet fait lire à son correspondant la relation de voyage. Il a lu le père Chomé, le père Cat. Leurs errances solitaires dans les forêts, leurs

descriptions d'animaux, leur approche des Indiens, - il a fait son miel de tout cela pour son oeuvre romanesque (*Atala, Les Natchez*) autant que pour la lourde machine apologétique du *Génie*.

Mais le *Génie du christianisme*, anticipant la Restauration, ouvre aussi la voie à un retour de l'intérêt pour les *Lettres*. La première moitié du XIXe siècle va connaître coup sur coup trois grandes éditions : en 1819, à Lyon, en 14 volumes; en 1829-32, à Toulouse, en 40 volumes; en 1838-43, en 4 grands in-octavo, à Paris. Toutes ces éditions relient, à travers des interprétations renouvelées, les générations de lecteurs attirés, pendant cent cinquante ans, par la correspondance des jésuites.

## Deuil

Les réductions du Paraguay étaient habitées par des Indiens de la nation guaranie, descendants des Tupis (ou Tupi-Guaranis) qui peuplaient les rivages atlantiques au XVIe siècle, lors de la découverte. Ils semblent s'être répandus dans l'intérieur, notamment dans les régions des fleuves Paraná, Paraguay et Uruguay, et avoir ainsi occupé un immense territoire, du Rio de la Plata jusqu'au Tropique du capricorne, en repoussant dans les profondeurs de la forêt d'autres peuples, occupants antérieurs de ces régions. Dans les *Lettres*, les Guaranis ne sont pas seuls mentionnés. Les pères s'efforcent d'approcher d'autres indigènes, irréductibles et dangereux, qui faisaient partie de la mosaïque ethnique de l'Amérique pré-colombienne. Que reste-t-il de ces divers peuples ? A part les Guaranis, qui ont survécu en assez grand nombre dans l'actuel Paraguay, il ne reste aujourd'hui que quelques bandes vivant misérablement dans les endroits les plus pauvres et les plus reculés. Claude Lévi-Strauss a pu approcher l'une ou l'autre d'entre elles, et en parle dans les *Tristes Tropiques* : «Pénétrer, le premier peut-être, dans un village Tupi encore intact, c'était rejoindre, par delà quatre cents ans, Léry, Staden,

Soares de Souza, Thevet, Montaigne même...». Pierre Clastres, dans sa *Chronique*, décrit la vie d'une des dernières tribus nomades du Paraguay, ultimes survivants de « ceux-de-la-forêt », les Ka'ayaguas, ennemis mortels des Guaranis, les mêmes, sans doute, que les jésuites s'étaient vainement efforcés de christianiser.

Ainsi, les *Lettres* sont un maillon de cette chaîne de témoignages ininterrompue, qui va des premières relations de voyage dans l'Amérique méridionale jusqu'à l'ethnographie moderne. Mais les sauvages, eux, ont disparu. Et de plus en plus, au long de cinq siècles, et jusqu'à l'admirable point d'orgue que constitue le livre de Clastres, c'est un chant de deuil que l'histoire de la rencontre de l'ancien monde et du nouveau. Mieux nous comprenons les occupants autochtones de l'Amérique, plus ce savoir est privé de toute application vivante. Guaranis, Tupis, Guayakis, Guaycurus, Mojos, Chiquitos, Chiriguano, et tant d'autres, vous n'êtes plus que des chapitres du livre des morts de l'humanité !

## Honnêteté

L'épistolier jésuite peut paraître parfois précieux. Il abuse, par exemple, de la métaphore agricole : évangéliser une population, c'est «cultiver un champ», telle tribu rebelle est «un champ stérile», enseigner les rudiments du catéchisme se dira sous sa plume «défricher», et il nommera le baptême collectif des néophytes «l'ample moisson»... On lui pardonne ces excès, parce qu'on voit qu'il ne fait qu'amplifier le noyau d'une analogie bien connue, autorisée par le texte biblique lui-même dans la parabole du Semeur. Il ne recherche en fait ni l'invention surprenante, ni l'ornementation, et ne se veut pas un styliste précieux, mais un écrivain *honnête* - au sens que le siècle classique a donné à ce terme - n'employant que des tournures admises et pratiquant à la perfection les convenances langagières. Son *je*, présent pour les

nécessités du témoignage, reste un peu en retrait, réservé dans ses triomphes et discret dans ses malheurs.

Cette honnêteté épistolaire, agrément et bienséance du style et de la pensée, module la matière des lettres et l'adapte aux destinataires. Elle introduit la civilité au cœur du récit de la vie sauvage. On ne parlera pas de la même façon à un provincial, au père de la Chaise, tout-puissant confesseur de Louis XIV, à un collègue missionnaire, à un aristocrate dévot, susceptible d'aider les missions, au vice-roi du Pérou... Le destinataire est comme la *clé* d'une partition : il faut le connaître pour déchiffrer, interpréter, jouer avec ces mots, les mêmes, une musique subtilement diverse et colorée.

Les traités de l'homme de cour et les manuels d'honnêteté ont proliféré dans l'Europe du XVIIe siècle, et ont exercé longtemps leur influence dans toutes sortes de réseaux culturels : *L'Honnête homme ou L'art de plaire à la Cour*, de Nicolas Faret; la *Dissimulazione honesta*, du Napolitain Torquato Accetto; *L'Homme de cour*, de Baltasar Gracian, traduit en français à la fin du XVIIIe siècle par Hamelot de la Houssaye. Gracian, entré dans la compagnie de Jésus en 1619, fut professeur, prédicateur et écrivain influent dans les lettres espagnoles. Mais ses œuvres lui valurent le blâme de ses supérieurs. Pourquoi ? L'honnêteté, dans son principe d'adaptation aux convenances sociales, n'est pas sans affinités avec la maxime jésuite du «tout à tous», avec l'attention patiente prêtée à autrui, la souplesse intellectuelle, et finalement avec la morale mondaine des molinistes. Pascal ne s'y trompait pas, qui désapprouvait l'homme du monde et le casuiste; le second, on le sait, avec une causticité sans pareille.

## Lettres

En 1702 paraît, introduit par le père Le Gobien, un volume qui réunit des missives écrites par les pères engagés au loin dans des

travaux d'évangélisation. Sur le modèle des lettres que saint François-Xavier avait envoyées des Indes et du Japon au XVIIe siècle, et conformément aux instructions du fondateur, les jésuites informaient régulièrement leurs supérieurs et leurs compagnons de l'état de leurs entreprises. La Compagnie, qui avait connu des difficultés en France à la fin du XVIIe siècle, avait cessé notamment de faire paraître la série des *Relations*, où étaient rapportées, dans un cadre apologétique et même hagiographique, les œuvres missionnaires des pères. Au début du XVIIIe siècle, les jésuites cherchent à retrouver une présence plus active en France : la nouvelle publication doit y aider, et faire comprendre au public les objectifs et les méthodes de la Compagnie.

La collection, qui eut d'emblée du succès, se poursuivra sur 34 volumes, échelonnés jusqu'en 1776. La plus grande partie des lettres émanent des missions d'Asie et particulièrement de Chine, au moment de la querelle des rites. Les lettres de l'Amérique méridionale ne forment qu'une faible masse dans l'ensemble. Trois directeurs, au moins, s'occupèrent des publications. Le plus connu fut le père du Halde, auteur d'une célèbre *Description* de la Chine parue en 1735. Il permit un développement important des connaissances géographiques, ethnologiques, botaniques, zoologiques de son temps, en enserrant dans la série des *Lettres* plusieurs mémoires remplis d'observations précieuses et contenant des cartes de régions à peine explorées. De plus, il exerça une influence considérable sur l'image des missions jésuites dans le public, non seulement par les coupures et les corrections apportées aux textes originaux, mais surtout par le choix des lettres qu'il donnait à l'impression.

Le titre définitif, *Lettres édifiantes et curieuses*, apparut au second volume. En bons professeurs de rhétorique, les jésuites savaient qu'il faut *instruire et plaire*, selon le précepte d'Horace que l'esthétique classique avait adopté. C'est de ce programme que relèvent les *Lettres*, les deux aspects s'appuyant l'un l'autre.

Elles furent donc un instrument d'éducation religieuse, voire, sous la face terrestre de cet objectif, un moyen de propagande et de récolte de fonds en faveur des missions de la Compagnie. Elles constituèrent aussi un recueil de manières dévotes d'écrire et de tournures religieuses, autant que de hauts faits apostoliques, - ce qu'on appelait un *secrétaire*. En même temps, sous son aspect de répertoire de curiosités, la collection se voulut aussi l'équivalent, sinon le concurrent, des séries de relations de voyage dont le public était friand depuis les *Grands Voyages* de Théodore de Bry, et que l'*Histoire générale des voyages*, dont s'occupa Prévost, représente au XVIIIe siècle. En ce sens, elle participait au combat contre la libre pensée et l'esprit philosophique, en luttant contre l'interprétation relativiste de la diversité humaine, en saisissant chaque occasion de faire apparaître l'unité profonde des croyances religieuses et l'universalité de la foi chrétienne.

La collection bénéficia de la vogue du genre épistolaire dans la littérature des XVIIe et XVIIIe siècles, vogue qui porta également les grands romans par lettres, de Crébillon à Sade, de Rousseau à Laclos. Les lecteurs aimaient le sentiment de lire par-dessus l'épaule, l'impression de témoignage et d'intimité que donne la lettre, et parfois la sensation un peu trouble de pénétrer par effraction dans l'univers d'autrui. De plus, dans un volume des *Lettres édifiantes*, comme dans un roman à plusieurs correspondants, le lecteur jouit d'un point de vue central, comme l'araignée au centre de sa toile, qui lui permet d'avoir l'intelligence complète des événements, des intrigues, des pensées. Les effets de cette structure formelle, bien qu'utilisés sans but romanesque par les éditeurs des *Lettres*, sont encore accrus par l'amplitude géographique : venus du monde entier, entrecroisés dans l'espace des océans et des continents, les fils épistolaires se rejoignent tous en ce centre idéal et sensible que je suis, moi, lecteur, ouvrant ce volume que je viens d'acquérir...

## Lumières

Les *Mœurs des sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps*, de François-Joseph Lafitau, s.j., paraissent à Paris en 1724. Ouvrage de compilation plus que d'observation, dans la documentation duquel les *Lettres* tiennent leur place, nourri par une vaste érudition classique, le livre de Lafitau est considéré comme un des fondements de l'ethnologie et de la science des religions. Sa théorie est, dans son principe, diffusionniste. Il est convaincu que le continent américain a été peuplé par des transhumances parties des territoires européens, et que par conséquent les sociétés indiennes possèdent le même « bagage » culturel que celles des anciens Grecs et Romains. Toute sa recherche porte sur la comparaison systématique des objets, des mœurs, des croyances, des rites, des arts..., qui lui permet de postuler une origine commune.

Bien que son hypothèse et sa démonstration aient été depuis longtemps rejetées, l'ouvrage de Lafitau reste important, pour la raison qu'il systématise les rubriques, devenues classiques, de l'étude ethnologique, et qu'il promeut la méthode comparatiste. De plus, du point de vue de l'histoire de la culture, son apport est essentiel parce qu'il introduit une nouvelle approche du *sauvage*. Celui-ci n'est plus le primitif à peine sorti de l'animalité, ni l'enfant qui n'aurait pas atteint l'âge de raison, ni le « philosophe nu » que les libertins et les esprits critiques mettent en avant pour défendre ce qu'ils conçoivent comme la loi naturelle. Il est un être humain de plein droit, non seulement au regard de Dieu, mais du point de vue de l'humanité elle-même, qu'il exprime à sa manière, mais complètement. Après Lafitau, on ne devrait plus pouvoir définir privativement le sauvage comme celui qui ne connaît *ni* loi, *ni* roi, *ni* demeure fixe, *ni* vêtement, *ni* agriculture, etc., et qui aurait tout à recevoir.

Pourtant l'ouvrage de Lafitau n'a pas eu immédiatement l'influence qu'il aurait pu avoir. Les historiens des missions, et

notamment ceux des réductions du Paraguay, plus d'un quart de siècle après lui, sont surtout soucieux de montrer les perspectives de progrès développées par les jésuites dans les sociétés sauvages, les avances de l'organisation rationnelle et de la christianisation. Ainsi du père Charlevoix, dans son *Histoire du Paraguay* (1756); du père Lozano, dans l'*Historia de la Compañía de Jesús en la Provincia del Paraguay* (1754-55); ou du savant Ludovico Antonio Muratori, auteur d'un ouvrage très connu dans l'Italie du XVIIIe siècle, *Il Cristianesimo felice...* (1752). Quant aux philosophes des Lumières, portés par l'idée du progrès et de la rationalité, ils ne suivent guère Lafitau dans leur évaluation du sauvage. S'ils louent les jésuites du Paraguay, c'est pour avoir introduit l'ordre et la socialisation chez les peuples indiens : attitude partagée par Montesquieu, par l'Encyclopédie, par Voltaire dans *L'essai sur les mœurs*, par Diderot et Raynal dans *L'Histoire des deux Indes*. Le sauvage n'est pas *bon*, pour eux, comme il l'est pour Rousseau, par le fait qu'il aurait été préservé des méfaits de la société; il ne devient bon que parce qu'il se prête à une socialisation réussie - au sens des Lumières, bien sûr, plutôt qu'à celui des préceptes évangéliques. On voit que les missions du Paraguay, et plus généralement les Indiens américains, sont au centre d'un débat de fond, au XVIIIe siècle, qui porte à la fois sur la possibilité d'une altérité radicale, sur l'évolution des individus et des sociétés, et sur l'image d'une communauté harmonieuse.

### Merveilleux

C'est en 1697 que paraît la première édition complète des *Contes* de Perrault. On rééditera Perrault de toutes les façons, et contrefaçons, au long du siècle suivant, jusqu'à l'inclusion de ses huit histoires magiques dans le premier volume des quarante-et-un que compte *Le Cabinet des fées*, collection de contes merveilleux publiés par Charles-Joseph de Meyer de 1781 à 1789. Le XVIIIe

siècle est d'ailleurs le siècle du conte, merveilleux, exotique, philosophique, oriental, mais toujours, comme pour Perrault, «avec des moralités»...

Les *Lettres* des jésuites tiennent du conte : personnages-types, actions répertoriées, valeurs stables : les bons sont toujours les mêmes (les conversions confirment spectaculairement cette stabilité, en remettant les choses dans l'ordre fixé), et toujours récompensés, fût-ce dans la gloire du martyr. La nature, pleine de menaces terribles et cachées, se révèle aussi jardin enchanté, nourricière surabondante. Les enfants eux-mêmes sont là, héros dont on raconte les périls et les plaisirs, et à qui l'on apprend la vie : ce sont les Indiens, ces simples, vite découragés et tête-en-l'air, êtres naïfs et cires molles qu'il faut éduquer et façonner. Les jésuites en font des hommes et des chrétiens, et les *Lettres*, avec cette matière narrative répétitive, édifient les lecteurs, de la cour à la campagne, consommateurs jamais lassés des merveilles du monde sauvage et des moralités qu'on en tire.

Car il y en a, des merveilles ! Tout l'exotique de la nature lointaine et du voyage, d'abord, univers à la fois mystérieux et répandu. Mais les *Lettres* font part aussi, avec prudence et sans avoir l'air d'en juger, d'un autre merveilleux. On suppose la présence de créatures maléfiques, tel ce démon qu'adorent les Guaycurus, dont on dit qu'il se montre à eux de temps en temps, sous la figure d'un grand oiseau. On n'ose affirmer l'intervention de bienfaisants intercesseurs, dont pourtant tout démontre l'action. Une statue de la Vierge guérit les pestiférés, rétablit les moissons corrompues. Le père d'Etré a des accointances particulières avec le merveilleux : le poison reste sans effet sur lui, il sort indemne des flammes qui dévorent sa hutte, un éclat de métal, jailli de l'explosion d'un canon de fusil à trois pas de lui, le touche à l'oeil et retombe à ses pieds, le laissant intact...

Ce n'est plus le sacré, la présence indubitable de Dieu, sa colère ou sa magnanimité exaltantes. Ce n'est pas le fantastique, qui laisse ouverte la possibilité d'une explication rationnelle,

presque technique, et permet de douter qu'on ait affaire à des manifestations de l'au-delà. Cela relève d'une catégorie intermédiaire, qui postule une foi naïve et confiante : le merveilleux, dévotion à plusieurs étages, qu'on raconte aux enfants et que les adultes peuvent expliquer de manière figurée - antidote assez bien trouvée pour faire pièce à l'incroyance des philosophes.

### Michaux

Il y a les moustiques, si petits, mesurant un millimètre toutes ailes dehors, qui vous piquent par centaines : « Votre figure se mamelonne, un grand mal de tête, le cœur bat la fièvre... ». Il y a l'*issang*, minuscule lui aussi, point rouge visible à la loupe, qui s'introduit sous votre peau quand vous marchez sans précaution sur le sol spongieux, pond ses larves, « et trois semaines après, vous n'êtes plus qu'une plaie jusqu'aux genoux, avec une vingtaine d'entonnoirs d'un centimètre et demi et purulents ». Et puis il y a les araignées, velues, grosses comme des citrons; et des tortues de quatre-vingts kilos qu'on attrape au bord des fleuves. Et aussi « l'oiseau déboucheur de bouteilles », qui remplit la forêt de son cri de liège sautant; les oiseaux mouches que les Indiens tuent à la sarbacane; le *carpintero*, aux plumes de couleurs si vives, qui meurt de saisissement lorsqu'il entend un bruit violent. Il y a encore les montagnes qui s'écroulent, les *cañons* masqués par une mince couche de terre, les descentes vertigineuses dans les précipices, au fond desquels dansent des lumières inexplicables...

D'où viennent ces citations, ces êtres bizarres, ces dangers inconnus ? D'une lettre des missions ? Non : d'*Ecuador*, le livre d'Henri Michaux, récit d'un séjour en Equateur et d'un retour, par le fleuve Napo et l'Amazone, à travers tout le continent. Lire les *Lettres* des jésuites à partir de Michaux, c'est mieux voir, mieux entendre le monde tropical, le découvrir dans son

inépuisable incongruité, mesurer ses effets sur le corps déconcerté de l'Européen. Il faudrait lire ces récits anciens non seulement à partir d'*Ecuador*, d'ailleurs, mais à partir des voyages imaginés, des peuples fictifs, des Garabagnes et des Poddemas : « A Kidori, leur goût est parfaitement perverti. On leur voit dans la bouche des os, comme s'ils étaient des hyènes, des os qu'ils croquent, recroquent et s'efforcent de croquer encore, couverts de morceaux de tendons verdâtres et à demi pourris. » Voici les sauvages aux moeurs singulières : celui qui mange sa compagne; ceux dont la coutume est de tuer les femmes dès qu'elles passent trente ans; ceux qui se coupent un doigt à la mort d'un parent, d'abord aux mains, puis aux pieds; celui qui use, comme pointes de flèches, d'esquilles d'os provenant de la jambe de son frère... Le monde lui-même est tout aussi étrange ! Un tigre se précipite sur le chasseur qui vient de l'atteindre en pleine tête, des arbres immenses choient brusquement sur vous, « d'affreux serpents, de leur haleine empestée, arrêtent les passants, se jettent sur eux et les dévorent » (lettre du père d'Etré). Les perdrix sont si nombreuses qu'on les prend dans l'herbe avec un noeud coulant, sans sortir de son chariot; et les troupeaux si abondants, que quelques hommes tuent cent mille boeufs en une semaine, pour leur seule peau ! Voici « l'ours aux fourmis », qui, en place de gueule, a un trou rond toujours ouvert, d'où sort une langue de deux pieds, et qui enserre ses ennemis dans ses pattes pour les déchirer. Et l'*orocomo*, qui ne s'attaque qu'aux Indiens désarmés et partage sa victime avec les tigres !

Le Moyen-Age aperçut des dragons, des licornes, des sorcières. Pour nous, nous avons l'imagination des poètes, qui fait apparaître toute l'excentricité du monde. Le XVIIIe siècle a raffolé de l'exotisme inépuisable des univers qu'on découvrait. Pour ses collections d'inclassables, ses rayons de teratologie animale et humaine, il eut un mot : *curieux*...



## Mission

Qui a vu le film *Mission*, de Roland Joffé, sorti en 1986, garde en mémoire les admirables paysages, les forêts, les fleuves, les savanes, la transparence de l'eau, la grandeur des ciels. L'ample partition musicale se déploie encore dans son esprit.

*Mission* raconte la fin des réductions jésuites, survenue au moment de leur plus grand essor. Le film condense des événements qui ont duré plus de quinze ans, entre 1750 et 1767 environ, et en donne une version dramatique. Il concentre sur deux pères jésuites l'alternative historique qui s'offrit à l'Ordre : accepter le jeu des puissances coloniales, selon les instructions des supérieurs romains, c'est-à-dire abandonner les missions en confiant à la Providence la garde des Indiens; ou résister, les armes à la main, pour maintenir la République guaranie malgré le vil marchandage européen. Mais tout choix est voué à l'échec : le saint qui s'agenouille et meurt en martyr, comme le soldat qui périt par le feu et le fer, ne peuvent qu'accomplir la tragédie. Un rêve devenu réalité, un paradis sur la terre, l'innocence jointe au bonheur et la paix sans la domination, - tout cela va disparaître de ce nouveau monde que l'ancien aura dévoré impitoyablement.

Dans sa manière de présenter les Indiens, ce très beau film est un mélange entre les idéalizations du XVIIIe siècle et les nôtres. Les Guaranis de *Mission* représentent plusieurs images idéales : celle du *bon sauvage* des Lumières; celle du communitarisme chrétien; celle de notre écologisme moderne, qui exalte la nature vierge et se méfie de la technique. Les Guaranis de *Mission* sont tout cela : primitifs tout de douceur; artisans patients et habiles; musiciens célestes; enfants nus à la peau fraîche et jeunes filles riantes; chefs édentés, sages, méfiants, condamnés.

## Obliquité

On entend parfois, dans les *Lettres*, d'autres voix que celles des jésuites. Ainsi le père Bouchet, missionnaire de la Compagnie, envoie à son correspondant une relation de voyage écrite par un capucin. Celui-ci, le père Florentin, de Bourges, parvenu sur la côte de Coromandel après un périple particulièrement aventureux, a été accueilli dans un grand nombre d'établissements jésuites d'Amérique et d'Asie. Il a séjourné dans une réduction du Paraguay; fait une retraite dans le noviciat de Lima; mangé, dormi et prié dans la maison des pères aux îles Mariannes, puis à Manille... Comme dans un dépliant publicitaire vantant les mérites d'un club établi dans le monde entier, le capucin de Bourges déroule pour les lecteurs des *Lettres*, sur fond de décor exotique, les identiques vertus, les semblables bontés, la générosité et l'hospitalité attendues des jésuites.

Comment mieux faire prononcer l'éloge des pères que par la bouche d'un moine appartenant à un ordre d'une réputation tout opposée à la leur : simple, direct, né du peuple et s'y tenant ? Appellons *obliquité* cette stratégie de discours. Elle est fréquente dans les *Lettres*. « Nous ne nous sommes déterminés à prendre ce parti », écrit le père Nyel, « qu'après avoir consulté Dieu dans l'oraison, et connu, aussi certainement que nous le pouvons, que cette résolution lui est agréable et qu'elle convient au bien de notre mission et à la fidélité que nous devons à une vocation aussi sainte que la nôtre. » Une telle auto-glorification étonne, elle est contraire à la modestie et à l'esprit évangélique. Elle n'apporte au destinataire que des informations pauvres et redondantes. Mais, on le sait bien, les *Lettres* ont une double adresse, une destination à deux coups. Elles n'atteignent leurs « vrais » lecteurs qu'obliquement : c'est à l'intention du public, et non du recteur du collège de Strasbourg, son collègue, que le père Nyel (ou le père du Halde, directeur de la publication) confirme que les jésuites sont en communication avec Dieu et qu'ils obéissent à une sainte vocation.

Lorsque l'épistolier est habile, les deux destinataires sont presque superposés. S'il est maladroit ou insistant, on retire de la lecture une pénible impression d'hypocrisie. Notre interprétation devient suspicieuse : dans le témoignage, on déchiffre la demande de reconnaissance; et finalement, la demande insinuée occupant tout l'avant-scène de la lecture, la valeur de témoignage s'affadit. Dès ce moment, le risque est grand qu'à ces *Lettres*, reçues comme un montage artificieux, on refuse la reconnaissance dont elles vivront. Ce fut l'attitude de Saint-Simon, qui la consigne dans ses *Mémoires*, et celle de tous les ennemis des jésuites, jusqu'à ceux qui les accablèrent et refusèrent d'entendre l'adresse première, qui n'a jamais cessé d'être présente et nécessaire à la manoeuvre oblique elle-même.

### Ordre

Dans un assemblage qu'il a souhaité provocant - tout en déniait cette intention - Roland Barthes a présenté le fondateur de la compagnie de Jésus, à côté de Fourier et de Sade, comme un «fondateur de langue», un «opérateur de texte». A lire les pages que Barthes consacre aux *Exercices spirituels* (qu'il n'appelle jamais qu'*Exercices*), on voit bien qu'il s'est passionné pour l'art d'organiser la vie mentale et quotidienne, dont témoigne l'ouvrage d'Ignace, pour la tentative de classer, d'articuler et de maîtriser l'existence, ses impondérables, et même sa faculté d'échapper à tout cadre. N'appelle-t-on pas la compagnie de Jésus du terme qui désigne chacune des institutions monachiques, mais employé absolument : *l'Ordre* ? Mais Barthes, selon sa pente, a voulu traiter tout ordre comme émanant du langage et y renvoyant. On ne le suivra pas ici, sinon, par un hommage en forme de clin d'oeil, en adoptant cet ordre alphabétique qu'il avait décrété «neutre» (encore cette neutralité dépend-elle, comme toujours, de la bonne volonté des parties.)

Ce principe d'ordre, besoin de contrôle et de calcul poussé aussi loin qu'il est possible, qui relève de la même forme épistémique que la perspective en peinture, on le retrouve dans toute l'organisation des réductions. Son application à l'univers social a induit le rapprochement avec les utopies, univers hyper-ordonnés, dont l'exploration systématique date elle aussi de la Renaissance, et s'épanouit au XVIII<sup>e</sup> siècle. Les villages sont établis sur un plan géométrique partout identique, dont les valeurs symboliques sont immédiatement lisibles; les journées sont divisées avec précision par les temps de prière, de travail, de nourriture, de repos. L'année est construite autour des fêtes et des célébrations religieuses... Gage d'une remarquable stabilité, cet ordonnancement méticuleux tend à faire de toute la vie sociale et individuelle, un espace transparent sous le regard d'un Dieu qui en a par avance calculé tous les paramètres.

### Pentecôte

Les jésuites furent des linguistes. S'adapter aux coutumes particulières, débattre des questions religieuses avec les théologiens locaux, y compris hérétiques, prêcher dans les langues indigènes, cela fait partie des instructions du fondateur à ses compagnons, mais aussi, tout d'abord, de la prise en charge du symbole apostolique de la Pentecôte. Les missionnaires apprendront les langues d'Afrique et d'Asie, ils traduiront les textes bibliques dans de nombreux idiomes, composeront des catéchismes en amharique, en japonais, en chinois, en persan, publieront des grammaires et des dictionnaires. A l'un deux revient la transcription du vietnamien en caractères romains, dans un *Dictionnaire* anamite-portugais-latin paru en 1661. En Amérique, ils parlent toutes les langues indiennes, et ce sont eux qui fixent le guarani, en font la koïnè des peuples évangélisés d'une immense région, et finalement une langue officielle du Paraguay actuel. Le père Chomé est

un extraordinaire polyglotte, capable de prêcher et de confesser dans une langue nouvelle après trois mois d'apprentissage. Il admire le guarani, auquel il prête les vertus du latin et du français classiques : précision, élégance, harmonie.

De temps en temps, dans les *Lettres*, passent les éclats bariolés des langages indiens, pur babil pour les lecteurs français : *agny yebe-te yebe oro eniche angandebe*. Ou les noms des tribus, *Chayabites, Cavapas, Paranapuris, Itaculis, Payaguas, Yquiavates*, - bouquets de syllabes fusant comme des plumes colorées, ou comme des flèches, inquiétantes ou joueuses : exotisme linguistique, mais aussi attestation d'une présence de l'autre, ébahissement métaphysique.

### Politique I

Selon l'avis presque unanime des historiens, qui suivent sur ce point Bartolomé de Las Casas, l'*Encomienda* fut une des plus funestes institutions coloniales. Promulguée par le roi d'Espagne, cette disposition donnait aux colons le droit d'exiger des Indiens des «services personnels», en plus des impôts auxquels ils étaient soumis. Ce fut la porte ouverte à tous les abus, malgré les diverses dispositions prises à Madrid pour les prévenir. Traités comme des bêtes de somme par des colons souvent brutaux, assoiffés de gain et sûrs de leur droit, les Indiens périrent par millions de mauvais traitements, de désespoir et de maladie.

Les jésuites comprirent qu'il fallait soustraire les Indiens à la rapacité des colons. Ils obtinrent du roi l'autorisation de transformer leurs missions en paroisses et en villages ruraux autonomes : ce fut l'origine des réductions du Paraguay. Les Indiens placés sous la responsabilité des jésuites, étaient libres de l'*encomienda*; ils jouissaient de privilèges fiscaux et d'une complète indépendance économique. Ils s'administraient eux-mêmes, levaient chez eux l'impôt pour le roi, assuraient la défense des territoires où ils

vivaient. Les jésuites étaient parvenus à tirer parti des dispositions coloniales pour protéger les Indiens sans rien enlever à la Couronne : bel exemple d'accommodation politique, qui permit la sauvegarde du peuple guarani : lors de l'expulsion des jésuites, en 1767, les Guaranis du Paraguay étaient plus de 150 000, répartis dans une trentaine de villages. Partout ailleurs dans l'Amérique méridionale, la population indigène avait chuté de neuf dixièmes depuis la Conquête.

### Politique II

Les Indiens guaranis d'avant la Conquête connaissaient une organisation communautaire sous forme de clans semi-nomades, vivant de la chasse, de la cueillette et de quelques cultures, réunissant dans les différentes cases des villages quelques dizaines de familles, parfois une centaine. Ils accordaient une certaine autorité à des chefs censés les protéger et les guider à la guerre. Si quelque difficulté insurmontable se présentait, ou s'ils tombaient malades, ils confiaient leur guérison à des chamans, qui communiquaient avec les esprits, procédaient à des fumigations de tabac, pratiquaient l'extraction (simulée) des maladies par succion, et parfois jetaient des sorts. Lorsque le chef ou le sorcier les décevaient, les Guaranis se détournaient d'eux sans plus de façons. Les clans ne connaissaient pas la propriété privée, ni l'accumulation des objets ou des aliments : tout était commun, sauf quelques ustensiles faciles à transporter lors des déplacements. Le système des alliances et des parentés était fort complexe, et quelquefois objet de tractations secrètes.

En organisant les réductions, les jésuites utilisèrent au maximum les structures existantes, du moins celles dont ils avaient pu comprendre le fonctionnement. Ils confièrent des pouvoirs de surveillance et de gestion aux chefs reconnus; en revanche, ils s'efforcèrent d'éliminer les chamans, dont ils avaient à prendre la place.

Ils conservèrent certaines structures familiales, en contrôlant le mieux possible la polygamie et les divorces. Ils agirent sur les enfants par l'éducation, plutôt que sur les adultes par la domination. Ils mirent en place un système de production agricole communautaire, qui assurait la subsistance de tous, sans permettre l'enrichissement des particuliers : et pour cela, ils s'appuyèrent sur le fait que la société guaranie n'avait jamais connu la propriété ni le souci de constituer des réserves. Les provisions qu'ils accumulaient, les jésuites en firent le bien de Dieu.

Il n'est pas jusqu'à la propension des Guaranis à la fête et à la dépense que les jésuites ne parvinrent à récupérer et à refunctionaliser. Les beuveries rituelles, les assemblées de fumeurs, les danses et les chants, toutes ces pratiques festives que décrivent les voyageurs du XVII<sup>e</sup> siècle, les jésuites les conservèrent en les «moralisant» (c'est-à-dire, pour le moins, en les amputant de leurs aspects sexuels) et les tournèrent vers les célébrations des fêtes chrétiennes. Musique, liesse collective, processions chantées, paresse des jours fériés et bonheur des couleurs répandues : tout cela faisait partie du génie guarani, et pouvait sans peine être baroquisé par la Compagnie.

On admirera chez les pères une telle «vertu», qui n'est pas banalement politique : le *sens du terrain*. Il n'est pas jusqu'à l'anthropophagie rituelle qui n'ait pu trouver un nouvel emploi, inavouable, christianisé et rendu en somme hygiénique par sa métamorphose symbolique, dans la communion accordée aux Indiens comme une récompense, capable de faire entrer en eux l'esprit du Dieu mort, sa force et sa pérennité.

### Providence

La Providence est un moment d'une séquence narrative rigide. Voici un passage du détroit de Magellan. Le navire s'avance dans les passes, mouille pour la nuit dans un enfoncement : tout est

calme, c'est le moment n° 1. Survient une tempête; on perd deux ancres, on démâte, le naufrage paraît inévitable : moment n° 2. Mais on prie, on fait des vœux, et la Providence intervient : c'est la fin de la séquence, le calme se rétablit, le voyage se poursuit. Nombreuses sont ces séquences : chaque lettre, ou presque, contient la sienne. Elles relatent des tempêtes, des catastrophes, des maladies... Le père Florentin tombe gravement malade avant d'arriver en Chine; on désespère pour sa vie. Mais voilà qu'il invoque saint François-Xavier, le saint jésuite qui évangélisa l'Asie : «Ma prière ne fut pas plus tôt achevée, que je me sentis beaucoup mieux, et deux jours après je fus en état de célébrer le saint sacrifice de la messe». Le père Taillandier, lui, expérimente trois fois la formule, alors qu'il est à peu près mort de soif sur un rafiôt, quelque part entre Malacca et Pondichéry : à chaque fois, la pluie tombe et le sauve.

Cette régularité narrative inquiète le lecteur d'aujourd'hui : car il ne peut s'empêcher de penser que si, pour lui, la Providence n'intervient pas, c'est sans doute qu'il ne sait plus dérouler son récit dans l'ordre prescrit.

### Réduire

« Ces nations étaient extrêmement féroces, et il est incroyable combien elles ont coûté à réduire », écrit le père Chomé à propos des Zamucos, qui vivaient dans la région du Haut-Paraguay, en zone tropicale.

Réduire, réduction : le mot est à prendre, dit-on, dans le sens de son étymon latin : les *reducti*, ce sont ceux qui ont été menés, ramenés à la vie chrétienne. Mais *réduire*, terme qui s'applique à de nombreux domaines - médical, chimique, musical, artistique, géométrique, militaire - c'est toujours ramener le multiple au simple, le grand au petit, le libre à l'asservi. C'est aussi réduire au silence, au désespoir, en esclavage... En convertissant les sauvages,

en les établissant, les jésuites les ont conduits à la foi chrétienne et à la sécurité, et ils ont exercé sur eux une contrainte peut-être impensée, mais certaine. Le mot *réduire* est la trace de cette équivoque.

### Socialisme

Quelques historiens contemporains, à la suite de Paul Lafargue, le gendre de Marx, ont voulu voir la première société communiste moderne dans la « République guaranie ». L'abbé Clovis Lugon, en 1949, écrivit une histoire des missions du Paraguay, dans laquelle il s'efforçait de mettre en ménage Staline (qu'il cite oecuméniquement) et la foi chrétienne. D'autres y ont décelé l'influence des utopistes, Thomas More et Campanella. Cette idée est ancienne, puisqu'elle figure chez un des premiers historiens des missions, le père Charlevoix, qui cite Platon, Bacon et Fénelon.

Dans les *Lettres* elles-mêmes, c'est l'entraide et la solidarité que s'apportent entre eux les Indiens, leur innocence et leur dévotion simple, que mettent en évidence les pères. Car c'est surtout cela qu'ils ont recherché. L'organisation économique communautaire et la transparence de la société n'étaient que des moyens, d'autant plus appropriés qu'ils s'appuyaient sur des éléments déjà présents dans le mode de vie guarani. L'*autorité* dont se réclament les jésuites n'est ni socialiste ni utopiste, elle est celle du christianisme des pauvres et des exclus, celui des premiers temps de l'Église, qu'ils revivent par la manière dont ils comprennent la « primitivité » des Indiens. C'est là aussi qu'il faut chercher le sens le plus profond des correspondances jésuites : dans une imitation des *Épîtres* de Paul, qui tisse des liens privilégiés entre les communautés dispersées, apporte des témoignages, donne des conseils, maintient vivant le lien à l'illumination et à la conversion.

### Superstitions

Le père Taillandier et le père Bonnet ont quitté Saint-Malo le 5 septembre 1707. Ils partaient pour les Indes, en passant par l'Amérique. Le 11 mars 1709, dix-huit mois plus tard, les deux pères embarquaient à Malacca dans un petit bâtiment, commandé par un capitaine musulman et rempli de marins maures et de nègres, qui cabotait dans les mers du sud. Dans la nuit du 10 au 11 mai, le vaisseau, endommagé par le gros temps, court sans direction; la disette est à bord, l'eau manque. On aperçoit tout à coup une lueur tremblante sur les haubans, comme une aigrette lumineuse de la grandeur d'une bougie. Elle danse sur le bout d'un mât, et parfois saute comme pour disparaître, mais revient : c'est le feu Saint-Elme. Les bons pères, si désolés et dépourvus qu'ils soient, rient sous cape en entendant les marins injurier ce qu'ils prennent pour un démon, se disculper d'accusations imaginaires, crier et sauter de ci de là, armés de bâtons, et pourtant craintifs devant le prétendu mystère.

Le 7 février 1730, le père Chomé, parti de Cadix la veille de Noël, est en route pour l'Amérique sur un vaisseau de trois cents hommes d'équipage. Aux environs du 4ème degré de latitude nord, par une nuit d'orage abominable, il voit lui aussi un feu follet danser sur la dunette du grand mât. Les matelots chantent les litanies de la Vierge, le contremaître souffle dans son sifflet comme s'il donnait des ordres à une équipe invisible. Tous sont persuadés que, si le feu Saint-Elme s'en va, ce sera la fin de l'orage, mais que s'il s'installe en dessous du pont, ils seront perdus. Un peu plus tard, le père Chomé a l'occasion d'expliquer les aspects météorologiques du phénomène au contremaître et au second pilote. Mais il n'aurait certes pas détrompé les matelots...

Ce sont là des superstitions. On déduira d'abord de ces anecdotes que pour les pères, les superstitions sont respectables chez les chrétiens, et risibles chez les infidèles; bonnes pour le peuple, mais inutiles aux gens instruits; que tantôt elles s'apparentent à la

foi, et tantôt à l'hérésie. Innombrables sont en ce monde les superstitions. Les Indiens, avant leur conversion, en étaient infectés. Le père Chomé lui-même en rapporte plusieurs, qu'il qualifie de bêtises et de ridicules : ainsi lorsqu'un époux jeûne après l'accouchement de sa femme, ou lorsqu'une jeune fille se fait soigner par des fumigations de tabac... En revanche, lorsque les Indiens pleurent leurs morts, et même, par avance, leurs malades, avec des hululements abominables, ou qu'ils croient que les âmes des défunts errent autour du camp, alors ces superstitions deviennent des témoignages de l'universalité des croyances chrétiennes, reconnaissables sous la déformation et la régression infantile des peuples barbares.

Il n'y a une exception dans les *Lettres* d'Amérique : dans la description du Pérou que le père Morghen envoie à son correspondant, l'auteur-voyageur, qui reste anonyme, en déplorant la disparition des Incas, expose certains éléments de leur culte à l'occasion de la visite d'un tombeau. Toute la lettre témoigne d'une remarquable sensibilité aux ruines, aux mondes effacés, dans lesquels le voyageur passe comme un archéologue des Herculaniens américains, qui regretterait les dieux disparus. En fait, les pères ne sont pas toujours les ennemis des superstitions, et ne se montrent pas nécessairement scandalisés par la diversité des religions : en témoigne suffisamment la question des rites chinois. Pour eux, toute croyance peut mener à Dieu, à condition qu'on sache la conduire. On s'accommode alors de la crédulité populaire, on s'adapte à la pluralité des théories : ce sont chemins de la Parole, où l'on s'égarait pour se trouver.

### Traversée

Dans le récit de voyage, la traversée est un moment fort : c'est le temps qui sépare le familier de l'inconnu. Au fond, le véritable début d'un récit de voyage n'est pas tant le départ que la traversée

- d'un océan, d'un gouffre, d'un désert - comme un franchissement initiatique ouvrant sur l'*autre monde*. Cela est particulièrement frappant dans les voyages en Amérique, qui tous portent la marque de la première traversée, la seule absolue, où Colomb s'engagea sans pouvoir être assuré d'arriver. Les rencontres de pirates, les tempêtes, ou au contraire le calme plat, l'épuisement des provisions, l'eau croupissante dans la chaleur torride, le vaisseau comme un point fragile et minuscule dans l'immensité, tout cela constitue les éléments, mille fois vécus et narrés, pourtant indispensables, attendus des lecteurs comme un dû d'émotions et d'images, qui suspendent le voyage et font désirer sa poursuite.

Et pourtant, dans les lettres des jésuites, peu d'insistance sur les traversées. Certes, on mouille à Ténériffe, dont on admire le Pic. On essuie à l'occasion une tempête, on s'arrange des bonaces, on observe les poissons volants et l'on prend des requins. On passe la ligne, on arrive. En somme, les épisodes de la traversée sont mentionnés, ou plutôt : ils sont cités, comme des références à d'autres textes, que le lecteur connaît. Et en effet, les grandes collections, les publications séparées et jusqu'aux almanachs ont multiplié, depuis la Renaissance, les récits de voyage, leurs conventions et leurs palpitations de lecture. Mais il est vrai aussi que les jésuites sont un ordre planétaire : ils ne vont pas *de l'autre côté*, ils vont d'un chez eux à un autre chez eux. Ils ont des maisons en Chine, des collèges dans les Indes et dans les Îles, des missions en Amérique, des noviciats dans les Echelles du Levant, des paroisses en Afrique. Pour eux, le monde est un. D'Ignace à Teilhard de Chardin perdure une vision semblablement globale, qui porte nos épistoliers à minimiser les péripéties de la traversée. Au simple passage de l'Atlantique, ils préféreront, pour nourrir la curiosité, les périple complexes de missionnaires magellanesques, qui vont aux Indes et en Chine en faisant le tour du monde. Voyages interminables, attentes, fatigues, menaces, diversité des races et des lieux : mais toujours, dans les villes et dans les jungles, on retrouve les maisons des pères, et une identité d'abnégation et

de service. Du moins, telle est l'image que présentent les *Lettres*, faisant oublier que cette occupation planétaire a fait concurrence aux rois, et qu'elle a été dénoncée comme la construction programmée d'un empire.

### Verroterie

Les Indiens sont passionnément amateurs de perles de couleur, d'aiguilles, de couteaux. Pour une lame, une âme; pour une hache, toute une famille. A ce saint négoce, les pères sont passés maîtres. Ils s'en expliquent : leurs ouailles, ici, sont rebelles aux idées abstraites, sourdes aux démonstrations, enfermées dans leurs habitudes pécheresses. Pour les toucher, il faut aller au sensible et au simple. On fait venir d'Europe de pleines caisses de pacotille, de rubans, de verroterie colorée, d'outils de fer (qui, eux, paraissent plus indispensables). Au bout d'une génération, malgré Rousseau, les Indiens ne retournent plus à l'âge de la pierre polie.

### Violence

La violence la plus extrême s'empare des peuplades indiennes pendant les guerres. Déchaînés dans le combat au corps à corps, mordant, griffant, cassant la tête de leurs ennemis avec une pierre, leur rompant les os, les Indiens expriment leur agressivité jusqu'à la mort. Violence extrême aussi dans les supplices, dans le massacre public des prisonniers, assommés à la massue, dans le meurtre des enfants que ceux-ci ont pu faire durant leur détention; violence du dépeçage des corps, du sang léché sur des doigts poisseux, des têtes promenées au bout d'une pique dans le village, parmi les cris de joie. Sans limite dans son expression, la violence est très bornée dans ses moyens techniques : érucciation, éjection hors de soi du besoin de détruire, relation à l'autre totalement

accomplie, sans reste, à symbolisation presque nulle (si cela est possible un instant dans le monde humain).

Comme pour la plupart des voyageurs avant eux, cette violence est insupportable pour les pères, eux dont les lettres commencent par les rituels *Pax Christi*, ou *La paix de Notre Seigneur*; dont les techniques mentales visent à un contrôle parfait des pulsions agressives ou désirantes; dont toute la morale cherche à bannir la relation destructrice, prédatrice ou envieuse; eux qui croient possible de convertir la violence en pratique du don, le désir en amour désintéressé, l'offense reçue en erreur pardonnée. Le christia-nisme, on le sait, transpose et transforme dans la figure de la croix l'inéluctable présence de la violence dans la biologie, le psychisme et le social. C'est de ce système symbolique que les pères veulent témoigner, c'est cela seul qu'ils veulent transmettre. Par principe, ils ne s'associent pas aux expéditions militaires des Espagnols, et ils condamnent les destructions et les abus de la Conquête.

Et pourtant, revêtus de la légitimité que confère le désir de diffusion universelle de leur message pacifique, qu'ont-ils fait ? Ils ont détruit de fond en comble les croyances d'un peuple, tué ses dieux, dévalorisé ses mythes, anéanti ses symboles. Ils ont modifié radicalement les relations à la nature et au cosmos qui constituaient l'essence de la vie indienne. Ils ont perturbé totalement l'organisation sociale des communautés, liquidé leurs identités et leurs systèmes d'appartenance, interdit leurs jeux et leurs plaisirs, contraint leurs jours à se conformer à des configurations étrangères... N'est-ce pas là une violence, certes symbolique, mais à son tour extrême ? Et dont les conséquences sont aggravées du fait qu'elle est privée de tout moyen de se reconnaître pour ce qu'elle est ? Plus même : du fait que le sens du terrain et l'art de l'adaptation ont permis aux jésuites de s'appuyer sur des éléments locaux pour les détourner, et donc pour les supprimer de manière plus insidieuse ? L'oeuvre missionnaire présente certes des aspects

positifs, mais elle fait partie de ce que Lévi-Strauss appelle le «cataclysme» qui s'est abattu sur une partie de l'humanité au début de l'ère moderne.

Claude Reichler

\* \* \*

### Bibliographie

On a beaucoup écrit sur les missions jésuites de l'Amérique méridionale. Je me contenterai de renvoyer à quatre livres récents et représentatifs des principales interprétations.

- Alberto Armani, *Città di Dio e città del Sole : lo «Stato» gesuita dei Guarani (1609-1668)*, Rome, 1977.

- Maxime Haubert, *La Vie quotidienne des Indiens et des jésuites du Paraguay au temps des missions*, Paris, 1967.

- Girolamo Imbruglia, *L'Invenzione del Paraguay : studio sull'idea di comunità tra Seicento e Settecento*, Naples, 1983.

- Clovis Lugon, *La République communiste chrétienne des Guaranis : 1610-1768*, Paris, 1949.

Quant aux recherches sur les *Lettres édifiantes et curieuses*, elles demeurent rares. Je signalerai une réédition récente contenant une introduction, une chronologie, des notices : *Lettres édifiantes et curieuses de Chine par des missionnaires jésuites, 1702-1776*, éd. par Isabelle et Jean-Louis Vissière, Paris, 1979. Et un chapitre fort intéressant dans l'ouvrage de Pierre Berthiaume, *L'Aventure américaine au XVIIIe siècle. Du voyage à l'écriture*, Ottawa, 1990.